

Mélanie Lemaire

Les Brumes du Destin

Roman

Ce livre a été publié sur www.bookelis.com

ISBN : 979-10-424-3711-4

© Mélanie Lemaire

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteure est seule propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

À ma Maman, ma première lectrice.
À mon Papa, qui attendait ce roman avec impatience.

Pour une lecture en musique, je vous conseille la version
orchestrale de l'album *Endless Forms Most Beautiful* de
Nightwish.

PARTIE I
Le Cri de la Banshee

PROLOGUE 1

1738, France, Château d'Allérac

La duchesse Eireann d'Allérac regardait avec tendresse les deux hommes de sa vie. La scène était habituelle au château. Le duc Grégor d'Allérac, son époux, racontait une histoire à leur jeune fils Romaric pour tenter de l'endormir. Il s'agissait d'un conte de chevaliers et de dragons comme le petit garçon les aimait tant.

Eireann s'octroya un peu de temps pour observer son mari comme elle le faisait tous les soirs, sans se lasser. C'était un très bel homme. Grand et carré de visage avec un regard bleu qui pouvait prendre des teintes glacées ou encore les couleurs d'un ciel d'orage lorsqu'il se mettait en colère. Mais ils pouvaient aussi refléter les plus beaux ciels d'été dans les instants d'allégresse. Eireann avait rarement vu son mari s'énerver, et jamais à son encontre. Il s'était toujours montré doux et attentionné envers elle.

C'était cet ensemble particulier de caractère, de tendresse, de beauté et d'intelligence qui l'avait séduite alors qu'Eireann n'avait que quatorze ans. De six ans son aîné, Grégor aurait pu lui sembler un peu vieux pour devenir son époux. Mais cela n'avait pas été le cas.

Elle se souvenait très bien de son arrivée en France et de leur rencontre, comme si le temps ne s'était point écoulé. Ses parents, son grand frère et elle-même étaient arrivés d'Irlande afin de conclure des affaires avec les seigneurs bretons dont

le père de Grégor faisait partie. Les temps étaient difficiles en Irlande à cette époque-là. Les Anglais avaient envahi le pays longtemps auparavant et menaient la vie dure aux Irlandais de souche qu'ils considéraient encore comme des païens. Ils tentaient d'étouffer leur culture et leur force, et y arrivaient petit à petit malgré les efforts fournis par les rebelles.

Cependant, en dépit de tous les conflits qui liaient les trois pays, la famille d'Eireann avait conservé ses affaires et ses relations en France. Son propre père était né d'une union entre un Anglais, William Lynch, arrivé à Galway aux côtés du célèbre et terrible Charles Coote en 1652, et une Irlandaise. Le grand-père paternel de la duchesse s'était illustré dans la conquête de la ville. Lorsque les colons britanniques étaient enfin entrés dans Galway après la capitulation de ses dirigeants, ils s'étaient rendus au château pour prendre pleine possession de la ville. Les chefs irlandais n'avaient pas eu d'autre choix que de se rendre afin de pouvoir sauver leurs malheureux compatriotes qui commençaient à souffrir de la faim et de la peste.

Quand William Lynch avait vu la fille aînée de l'un des dirigeants de Galway, il en était tombé amoureux dès le premier regard. Il avait obtenu sans trop de difficulté la gestion de la ville au nom de la couronne d'Angleterre puis n'avait ménagé aucun effort afin d'enrayer une peste galopante et d'empêcher ses habitants de mourir de faim. Il avait ainsi conquis le cœur de l'Irlandaise et ils s'étaient mariés quelques années après la prise de Galway. Ce fut un peu grâce à cette union que la ville avait pu maintenir ses relations avec la France.

Lorsqu'elle voyait ses parents ainsi, si amoureux, la jeune fille qu'était alors Eireann ne pouvait s'empêcher d'imaginer que tout n'était pas perdu pour le futur de leur pays. Son père était un homme fort bon – même si en partie Anglais – et il s'occupait depuis toujours à merveille de cette ville. Les habi-

tants qui avaient été plus que froids à l'arrivée de son grand-père s'étaient finalement habitués à lui. Ils avaient même fini par le considérer comme un chef à peu près acceptable, à défaut de l'aimer. Son père étant fils d'une Irlandaise de souche était un peu mieux vu. Quant à elle-même et son frère, Aengus, les habitants les traitaient avec le plus grand respect et un amour qui forçait l'admiration.

À leur arrivée en France, Aengus s'était tout de suite bien entendu avec le fils du duc d'Allérac. Ils n'avaient qu'un an d'écart, tout juste, et ils passaient leurs journées à parcourir à cheval tout le domaine, à visiter les fermes pour s'assurer que tout se passait bien. Eireann aurait adoré chevaucher à leurs côtés. Mais, comme il se devait pour une jeune fille bien née, elle restait au château avec sa mère et la duchesse d'Allérac. Pendant que les deux pères de famille discutaient affaires, les femmes brodaient et parlaient de leurs enfants. La jeune fille se perdait dans les pages des merveilleux romans de la bibliothèque du duc pendant des heures.

Si la journée Grégor passait tout son temps avec Aengus, au dîner, il s'asseyait près d'Eireann. Il l'interrogeait alors sur ses journées, ses passions et sur l'Irlande. Lorsque le moment des danses arrivait, sans faute il l'invitait à danser et elle avait été rapidement charmée par toutes ses attentions. Elle n'avait cependant pas deviné que Grégor était amoureux d'elle. Elle se disait qu'il ne pouvait s'intéresser à une petite Irlandaise et qu'il devait certainement obéir aux ordres donnés par ses parents. Après tout, elle n'avait que quatorze ans. Que ferait un jeune seigneur français d'une enfant irlandaise ?

Le séjour avait ainsi duré deux mois. La veille de leur départ, Eireann, surprise, s'était vu annoncer son futur mariage avec Grégor. Et elle en avait été d'autant plus heureuse que ce dernier lui avait assuré qu'il était aussi ravi de cette union.

Le mariage avait été célébré deux ans plus tard, en France,

et deux autres années s'étaient écoulées avant que leur couple ait le bonheur de voir naître leur fils. Aujourd'hui âgé de six ans, Romaric semblait bien avoir hérité à égale hauteur de ses deux parents. C'était un enfant doux et espiègle, et cependant toujours respectueux qui s'intéressait à tout ce qui l'entourait et possédait une imagination débordante.

Lorsqu'elle le regardait, Eireann songeait souvent à ses parents et à combien une vie se révélait pleine de surprises. Son fils était le fruit de trois nations très différentes et sans cesse en guerre depuis plusieurs siècles. Pourtant, Romaric était la plus belle création possible de ces cultures mêlées. L'espoir de voir un jour la paix revenir entre ses deux nations de naissance et son pays d'adoption rejaillit quelques secondes avant que la voix chantante de son enfant ne la ramène à la réalité.

— Racontez-moi encore une histoire, père !

— Il est déjà tard, Romaric, sourit le duc. Il est temps pour vous de dormir.

— Je ne suis pas fatigué, père. S'il vous plaît...

— Et pourtant, je vois deux yeux emplis de sommeil, dit la duchesse, s'approchant de son lit avec un sourire tendre.

— Je vous assure que je peux encore rester éveillé, mère.

— Et demain, vous serez incapable de vous lever car vous serez bien trop fatigué. N'oubliez donc pas que vous avez une leçon d'équitation avec votre amie Adélaïde dans la matinée.

— J'ai hâte d'y être ! s'enthousiasma le petit garçon.

— Alors, il faut dormir. Le temps passera plus vite.

— Je suis trop excité pour dormir, mère.

— Et si je vous chantais une petite berceuse pour vous aider à trouver le sommeil ?

— Oh oui ! s'extasia l'enfant ravi.

— Laquelle voulez-vous ?

— Celle avec les fées.

— Dans ce cas, Romaric, fermez les yeux et écoutez-moi,

tout simplement.

La duchesse s'assit légèrement sur le bord du lit et caressa avec douceur le front blanc de son fils, écartant délicatement une mèche de ses fins cheveux châtain. Elle posa ses doigts sur les paupières de Romaric et celui-ci ferma ses beaux yeux verts, héritage de sa mère, tout en souriant. La voix d'Eireann s'éleva, aussi douce et claire qu'une brise d'été. Sa voix donnait à ses chants une beauté à laquelle on ne s'attendait pas, et cela était encore plus flagrant lorsqu'elle chantait en gaélique, sa langue natale si étrangère aux Français.

Nul accompagnement ne lui était nécessaire et Romaric lui avait une fois dit que ce serait gâcher la beauté de sa voix que de l'accompagner avec des instruments.

Le petit garçon s'était juré que, si un jour il devait épouser une femme un jour, il agirait comme son père. Il en choisirait une qui serait capable de l'émerveiller par sa seule voix, tout comme sa mère le faisait.

*Les petites fées tourbillonnent, folle ronde
Leur chant s'élève, tendre et douce mélodie
Tu l'entends de ta chambre et en toi il résonne
Les petites fées te font quitter ton doux lit*

*Les petites fées tourbillonnent, folle ronde
Et elles s'amuse de ton air étourdi
Avec elles dans la ronde, tu papillonnes
Les petites fées te gardent loin de ton lit*

La duchesse fredonna un peu plus légèrement quelques secondes. Elle voyait le torse de son fils se soulever petit à petit avec davantage de lenteur, signe qu'il plongeait dans le sommeil. Elle poursuivit la chanson d'une voix un peu plus basse, tout comme sa mère le faisait pour l'endormir lorsqu'elle

était petite fille.

*Les petites fées tourbillonnent, folle ronde
Elles ne font pas attention à tes pleurs
Mais les appels de maman entrent dans la ronde
Les petites fées te rendent à sa chaleur*

À nouveau, Eireann fredonna un très court instant, sa voix s'abaissant de plus en plus. Lorsqu'elle se tut enfin, le sourire de Romaric avait disparu et tout son visage s'était totalement détendu. Sa respiration, devenue bien plus lente, prouvait que le sommeil l'avait emporté. Ses paupières bougeaient légèrement parfois, révélant ainsi par-là que ses yeux ensommeillés voyaient des aventures que seul le petit garçon serait capable de raconter à son réveil.

La main du duc se posa avec douceur sur l'épaule de son épouse puis il glissa ses lèvres sur sa joue afin d'y déposer un tendre baiser.

— Votre voix fait toujours des merveilles.

— Il est temps pour nous également, il me semble, d'aller nous coucher, murmura-t-elle en retour.

— Voilà une proposition que je ne saurais refuser, sourit le duc en aidant son épouse à se relever.

Ils s'éloignèrent du lit de leur cher fils, main dans la main, et avant de refermer la porte, posèrent un dernier regard plein d'amour sur le plus précieux de tous leurs trésors.

Chapitre I.I

Mai 1750, France, Domaine d'Allérac

Le soleil printanier était déjà haut dans le ciel presque totalement bleu. Au milieu des champs de froment, deux chevaux galopaient à bride abattue. Quelques paysans levèrent la tête pour les voir passer et certains sourirent tout en reconnaissant les cavaliers avant de retourner à leurs tâches habituelles. Ce genre de spectacle leur était désormais fort coutumier. Car régulièrement, le fils de leur seigneur et la fille unique de l'un des notables de la commune se lançaient dans des courses de chevaux.

Partant de l'entrée du château d'Allérac, les jeunes gens se rendaient tout droit jusqu'à la colline aux dolmens, l'une des nombreuses butes qui entouraient le domaine. Cela faisait très longtemps que l'on s'attendait à l'annonce prochaine de leur mariage, eux qui s'entendaient si bien depuis leur plus tendre enfance, pourtant, rien ne venait ! Quelques-uns s'étonnaient qu'il n'ait pas encore été décidé, d'autres disaient que cela ne tarderait plus.

Romarc et Adélaïde poursuivirent leur course sans se douter des pensées des travailleurs des champs. Le jeune homme sentait le vent lui frôler le visage alors que son amie le talonnait. Il essayait de faire corps avec le cheval pour l'encombrer le moins possible et faciliter sa course, comme son professeur d'équitation le lui avait appris. Il entendait derrière lui le rire d'Adélaïde alors qu'elle le rattrapait petit à petit.

Après de longues minutes, ils arrivèrent enfin au pied de la colline. Romarc poussa un peu plus son cheval alors que celui de son amie était presque arrivé à sa hauteur. Ils arrivèrent

en même temps au sommet du monticule d'herbe puis rirent en posant leurs mains sur le tronc de l'unique arbre qui trônait là, au centre de la ronde des menhirs, signifiant ainsi la fin de leur course.

— Cela va me manquer, dit Adélaïde en descendant de son cheval, replaçant ses cheveux d'un noir profond.

— Je ne pars que quelques semaines, pas pour toujours, dit Romaric en descendant à son tour de sa monture.

Ils attachèrent leurs étalons aux branches les plus basses et leur flattèrent l'encolure en leur offrant des pommes à manger en guise de récompense. Les animaux ne se firent point prier pour grignoter les fruits en quelques coups de dents. Enfin, ils s'assirent dans l'herbe et Romaric admira une nouvelle fois le domaine qui l'avait vu naître.

Le château d'Allérac trônait depuis bien des siècles tel une bague en argent dans cet écrin doré qu'étaient les champs de froment. Il était magnifique, en vieilles pierres grises, entouré de deux tours pointues. Un peu plus loin se dressait une ancienne et épaisse forêt qui permettait d'alimenter ce domaine en viande grâce au travail de chasseurs. Romaric ne se lassait jamais de cette vision et il savait qu'il en allait de même pour son père. Il l'avait compris la première fois qu'ils étaient venus ensemble sur cette colline. Le duc lui avait alors expliqué en détail le travail fourni par les paysans pour que le domaine demeure prospère. Romaric avait tout juste fêté ses sept ans et s'était senti incroyablement petit en découvrant tout le travail nécessaire à la bonne tenue d'Allérac.

Puis, il avait demandé à son père quel était son rôle en tant que seigneur dans tout cela.

— Mon rôle ? avait souri le duc. Eh bien, je dois veiller à ce que tous les gens qui travaillent sur nos terres ne manquent de rien. Ils doivent être en bonne santé afin de pouvoir transmettre leur savoir à leurs enfants et à leurs apprentis. Si l'un

d'eux tombe malade ou vient à être blessé, je m'assure qu'il soit soigné. Si quelqu'un a un souci avec l'un de ses voisins, je tranche pour m'assurer que justice soit rendue. Et je fais ce qu'il faut pour que les domaines voisins nous soutiennent en cas de besoin. Je supervise donc ce domaine pour qu'il continue d'être florissant et qu'il reste un lieu où il fait bon vivre.

— Cela a l'air compliqué, père, avait dit Romaric.

— Ça l'est un peu, en effet. Mais c'est également pour cela que c'est très gratifiant.

— Gratifiant ? Qu'est-ce que cela signifie ?

— Cela veut dire qu'on en retire de la satisfaction. Si nous nous occupons bien des personnes qui sont sous notre responsabilité, ils travailleront en prenant du plaisir. Et nous serons heureux à notre tour.

— Est-ce donc pour cela qu'ils vous saluent toujours avec des sourires ?

— Oui. Et c'est le sourire de ces gens qui est le plus gratifiant. Cela vaut plus que tout l'or du monde pour moi, comme vous vous en rendrez compte un jour prochain. Lorsque vous serez adulte, ce sera à vous de les protéger et de prendre soin d'eux pour que le domaine demeure aussi beau. Pensez-vous en être capable ?

— Je ferai de mon mieux pour cela, père.

Le duc lui avait ensuite souri et Romaric s'était senti fier qu'une telle responsabilité lui incombe un jour.

Désormais, il comprenait bien mieux tout ce que son père lui avait expliqué. Il avait sérieusement suivi les cours de ses précepteurs pour apprendre tout ce qu'il était nécessaire de connaître dans le but de prendre sa suite. Mais Romaric espérait malgré tout que ce jour ne viendrait pas avant encore de nombreuses années.

La voix d'Adélaïde le ramena à la réalité.

— Ce seront les mois les plus longs de ma vie. Vous allez

me manquer.

— Je serai revenu pour les moissons, Adélaïde. Ce voyage est important pour moi.

— Votre mère est inquiète, vous savez.

— J'en suis conscient, mais tout est déjà planifié. Je serai entre de bonnes mains tout au long de mon voyage et de mon séjour en Irlande.

— La situation est-elle plus calme, là-bas ?

— Cela dépend des moments. Mais si je dois attendre que les Irlandais et les Anglais fassent la paix pour aller visiter le pays de naissance de ma mère, je crains fort d'être devenu un vieillard avant de pouvoir faire le voyage.

— Je le sais bien. Mais je m'inquiète tout de même. C'est si loin de chez nous... Et il pourrait vous arriver tellement de choses, ne serait-ce que sur la route...

— Il pourrait m'arriver beaucoup de choses ici aussi, Adélaïde... soupira Romaric. Mon voyage est décidé. Il n'y a pas lieu, de plus, de s'inquiéter de ces simples suppositions. C'est comme de monter à cheval. On peut en tomber, l'animal peut s'emballer. Et pourtant, on continue à les monter.

— Oui, vous avez raison...

— Il est temps que je rentre maintenant, dit Romaric en se levant. Il me faut voir certains détails avec mon père avant le souper.

Adélaïde ne dit rien, baissant ses yeux bleus sur ses mains, mais Romaric eut le temps de remarquer sa déception. Ils remontèrent à cheval et rentrèrent en silence. Le jeune homme cachait comme il le pouvait son agacement face au comportement parfois pesant de son amie. Il connaissait parfaitement les sentiments qu'elle éprouvait pour lui. Si elle désirait davantage que de l'amitié, ce n'était pas le cas du futur duc. Et il avait été très clair à ce sujet avec elle dès qu'il s'était rendu compte de ce qu'elle ressentait envers lui. Il ne souhaitait pas

que son amie nourrisse de faux espoirs.

Mais Adélaïde ne semblait pas y renoncer et cela le gênait de plus en plus au fil des années. Romaric avait aussi mis les choses au clair avec ses parents pour qu'ils ne s'engagent surtout à rien auprès de ceux d'Adélaïde. La dernière chose qu'il voulait était bien épouser une femme par obligation et qu'ils souffrent tous les deux de cette situation.

Romaric était persuadé depuis toujours que la vérité était moins douloureuse que de longs espoirs déçus.

Lorsqu'ils arrivèrent à la route qui les séparait pour rentrer chez eux, Romaric salua Adélaïde rapidement puis repartit au galop jusqu'au château. Il y fut accueilli par un immense sourire de Petit Louis, le fils du palefrenier. Romaric descendit de son étalon et lui ébouriffa les cheveux, le faisant éclater de rire. L'enfant avait l'air plus excité que d'habitude.

— Messire, c'est vrai ce qu'on dit, qu'vous allez prendre le bateau sur l'océan ?

— Oui, sourit le jeune noble. Je vais aller jusqu'en Irlande.

— Ça doit être quelque chose pour sûr ! Parait qu'y-a des sirènes ! C'est les marins qui disent ça !

Romaric sourit avec tendresse devant l'émerveillement du petit garçon dont les yeux brillaient littéralement à cette idée.

— C'est une possibilité, dit une voix forte derrière eux.

Romaric se retourna et vit son père se diriger vers lui avec un homme qu'il n'avait jamais rencontré avant ce jour. Lorsqu'ils furent plus proches de lui, il se trouva impressionné par sa carrure. Il semblait bien plus âgé que le duc mais était plus grand, très carré. Ses longs cheveux poivre et sel attachés en queue-de-cheval pendaient dans son dos. Son teint était buriné, tel celui des marins qui passent leur vie en mer et ses yeux plissés de rides avaient la couleur d'un ciel d'orage. Son regard était déconcertant et lorsque celui de Romaric croisa les

yeux de l'inconnu, il eut l'étrange impression d'être un livre ouvert pour lui.

— Vous devez être Messire Romaric, je suppose, dit-il tout en lui serrant la main avec vigueur.

— Oui, en effet. À qui ai-je l'honneur, Monsieur ?

— Je suis Alard Martin.

— C'est le capitaine de l'*Eileen*, le navire qui vous mènera en Irlande, compléta son père en souriant.

— Je suis honoré de vous rencontrer, capitaine Martin, dit le jeune homme avec excitation. J'ai tant de questions à vous poser sur notre voyage !

— Et j'y répondrai avec plaisir.

Romaric s'apprêtait à commencer son interrogatoire, mais son père le coupa en posant une main puissante et douce sur son épaule, un grand sourire aux lèvres.

— Vous aurez tout le temps que vous souhaitez pour parler ce soir, Romaric. Alard va dîner avec nous et dormira au domaine. Ainsi, vous pourrez partir tous les deux ensemble à la première heure demain matin.

— Fantastique !

— Allons, ne faisons pas attendre votre mère plus que de raison, voulez-vous ? Elle a très certainement envie de profiter un peu de votre présence avant votre départ.

Romaric acquiesça et, alors qu'il allait emboîter le pas aux deux hommes, Petit Louis tira doucement le coin de sa veste pour attirer son attention. Romaric se tourna vers lui.

— Qu'y a-t-il ? demanda-t-il doucement.

— Messire... Si vous voyez une sirène sur vot' route, vous pourrez m'en faire un dessin ? Com' çui que vous m'avez fait d'ma maman ?

— C'est promis, dit Romaric en souriant. Si je vois une sirène, je la dessinerai. Allez, va maintenant. Étoile a besoin de se reposer.

Le garçon acquiesça, le sourire aux lèvres, et caressa doucement le flanc de l'étalon pour le guider vers l'écurie sous le regard amusé et attendri de Romaric. Puis, ce dernier rattrapa rapidement les deux hommes alors qu'ils saluaient sa mère.

— Vous avez l'air dans une forme excellente, duchesse, dit le marin.

— Ne soyez donc pas aussi formel, mon cher Alard. Appelez-moi tout simplement Eireann, je vous en prie. Cela faisait tellement longtemps. Je suis rassurée de savoir que vous serez aux côtés de mon fils pendant sa traversée.

— Vous vous connaissez donc aussi ? s'étonna Romaric en embrassant sa mère avant de se retourner vers le capitaine.

La duchesse sourit et acquiesça.

— Alard commandait déjà son navire lorsque je suis venue en France pour la première fois. C'est l'*Eileen* qui fut témoin de tous mes voyages entre mes deux pays.

— Je l'ignorais ! dit Romaric émerveillé.

— Alard est le meilleur navigateur que je connaisse d'ici à Galway, dit le duc. Je ne confierais votre sécurité à nul autre.

— Une telle confiance m'honore, mon seigneur, dit le capitaine.

— Cela fait si longtemps que nous nous connaissons, dit la duchesse.

— Le temps a été clément avec vous, Eireann.

La mère de Romaric rit.

— Vieux flatteur ! Il l'a été pour vous aussi. Vous ne semblez pas avoir pris la moindre petite ride depuis notre dernier voyage.

— L'air de la mer conserve. Le sel est bien connu pour cela, rit le marin accompagné par la famille.

— Souhaiteriez-vous boire un petit quelque chose, Alard, en attendant le repas ? demanda la duchesse.

— Avec plaisir.

— Que diriez-vous d'un bon petit verre de cidre de notre production ? proposa le duc.

— Je dirais que vous cherchez à me prendre par les sentiments, mon seigneur.

— Je vais me préparer pour ce soir, dit alors Romaric. Je vous rejoins tout à l'heure.

Sa mère l'embrassa une nouvelle fois et Romaric rejoignit ses appartements dans lesquels un bain chaud et une tenue de rechange l'attendaient. Lorsqu'il se fut enfin glissé dans le lit, il observa avec un sourire le paquetage qui reposait au pied de son lit. Romaric refit l'inventaire mental complet des affaires qu'il avait préparées. Dans son petit baluchon de marin, il avait mis une paire de tenues achetées à l'un des fils de paysans de leur domaine. Pendant ce voyage en mer, il passerait ainsi pour un matelot s'ils venaient à se faire arraisonner par un navire anglais. Personne ne devait deviner qu'il était le fils d'un noble breton, sans quoi la tentation d'un enlèvement et d'une demande de rançon pourrait être trop grande. Il avait également pris son carnet à dessins et une vieille boîte en bois pleine de fusain dans le but de dessiner les paysages qu'il allait découvrir.

Romaric commença à imaginer le voyage et ferma un instant les yeux. L'océan à perte de vue, le ciel étoilé de la nuit, sans nuage sous le bruit des vagues se brisant contre la coque du navire filant droit vers l'Irlande...

Romaric revint à la réalité lorsqu'un frisson le parcourut. Il se rendit compte que l'eau de son bain avait refroidi et que la lumière avait baissé. Il s'était apparemment assoupi sans s'en rendre compte, bercé par son imagination.

Il se releva et saisit une de ses serviettes dont il s'entoura pour aller se sécher devant le feu de cheminée. Celui-ci avait dû être rallumé pendant sa sieste improvisée. Romaric ne put

retenir un sourire en pensant que leurs serviteurs savaient être incroyablement discrets. Une fois sec et décentement habillé, il descendit rejoindre ses parents.

— Eh bien, vous avez pris tout votre temps, mon fils, sourit le duc.

— Pardonnez-moi, père. Mais sans y prendre garde, je me suis endormi dans mon bain.

— Je comprends mieux, dit le duc avant de se tourner vers Alard. Romaric est tellement excité par son voyage qu'il a du mal à dormir depuis plusieurs nuits.

— J'étais pareil avant mon premier voyage, sourit le capitaine. J'avais très peu dormi pendant une semaine, si bien que le jour du départ, j'ai failli ne pas me réveiller à temps.

Ils rirent de bon cœur, sa mère prenant la main de Romaric entre les siennes. Le dîner fut déposé sur la table. D'abord les hors-d'œuvre : des œufs de poisson en gelée sur des tranches de pain, des pots de crème d'asperges et du beurre salé.

Romaric en profita pour observer discrètement le capitaine Martin. Celui-ci mangeait avec un bon appétit et pourtant une certaine distinction, prouvant qu'il avait l'habitude de côtoyer des personnes de la haute société. Après sa première bouchée, il ferma les yeux et sourit.

— Je crois que je n'ai jamais pris autant de plaisir à goûter les fruits de la mer. C'est finement préparé... C'est délicieux.

— Nos cuisiniers seront heureux de tels compliments de la part d'un invité, dit la duchesse. Allons, racontez-nous ce que vous devenez.

— Eh bien, les choses n'ont que fort peu changé pour moi. Je fais de nombreux trajets commerciaux, la plupart du temps entre Galway et Saint-Malo.

— Comment est l'océan de nos jours ?

— Comme il y a vingt ans ! L'océan ne change guère malgré le temps qui peut passer. Ce sont surtout les hommes qui

le traversent qui son différents. Davantage de navires le parcourent et pour des raisons moins humaines que politiques.

— N'est-ce pas trop risqué de se rendre jusqu'à Galway ? s'inquiéta la duchesse.

— Pas lorsque l'on sait par où passer. Je prends toujours la même route quand je fais le trajet jusqu'à Galway. Peu de navires l'empruntent.

— Pour quelle raison ? s'étonna Romaric.

— Ce sont des eaux troubles qui effraient une bonne partie des marins. Et les hommes n'aiment guère se risquer dans des eaux qu'ils ne connaissent pas, habitées par des peuples qu'ils ne comprennent pas. Aussi, ils évitent autant que faire se peut le chemin sur lequel nous vogueront.

— De quels peuples parlez-vous donc, capitaine ? demanda Romaric. J'ai étudié plusieurs cartes de la région et il n'y a rien sur l'océan entre ici et Galway.

— Personne n'écrit sur eux car personne ne les connaît assez pour cela. Mais, pour ma part, je les ai bien suffisamment côtoyés pour qu'ils me fassent confiance désormais et laissent mon navire traverser sans le moindre encombre. Ils y trouvent leur compte, tout comme moi.

— Et le fait que vous ayez un étranger à bord ne risque-t-il pas de vous poser des problèmes ? s'inquiéta Romaric.

— Aucunement, je vous assure, Messire. Vous ne craignez rien à mon bord, Messire, et je ne crains rien à vous transporter. Il vous suffira de suivre mes instructions et tout se passera pour le mieux.

Les serviteurs débarrassèrent les entrées et apportèrent les plats : un faisan découpé en fines tranches accompagné de ses carrés de légumes sautés et d'une épaisse crème de fromage à l'ail et aux herbes aromatiques. Mais il y eut aussi du porc rôti dans une sauce au vin rouge avec des pommes dorées cuites au four.

— Et vous, Messire Romaric ? D'où vous vient cette envie de voyager ?

— Je veux découvrir les terres où ma mère a vécu son enfance. Elle m'a conté tant de merveilleux souvenirs... J'avais envie de voir tout cela de mes propres yeux et d'entendre les légendes de ce pays racontées sur place. J'en ai besoin, je le sens au fond de moi, comme... comme...

Romaric ne parvenait pas à trouver les bons mots pour décrire ce qu'il ressentait.

— Un appel, termina le capitaine Martin d'une voix douce en l'observant.

— Oui, confirma Romaric.

C'était là, en effet, ce que Romaric éprouvait depuis longtemps : l'Irlande semblait l'appeler. Le vieux marin acquiesça avec un sourire.

— Je vois ce que c'est... Il est vrai que l'Irlande est pleine de merveilles. Quant à ses légendes, certains de mes hommes pourront vous en raconter également.

— Vous avez des Irlandais à votre bord ?

— Il y a des Irlandais, des Français, des Écossais et même des Anglais ! Tous sont des amoureux de la mer et cela les a rapprochés. Ils ont appris à se faire confiance. C'est une obligation pour nous. Si vous ne pouvez pas avoir confiance dans celui qui est à vos côtés, vous n'allez pas bien loin.

Les assiettes terminées, ce fut au tour de fruits, de brioches chaudes et de juteuses pommes caramélisées de faire leur apparition sur la table. Romaric écouta d'une oreille distraite la suite de la conversation entre ses parents et le capitaine. Il essayait de s'imaginer la vie sur ce bateau, au milieu d'hommes venant de pays si différents et sans cesse en guerre entre eux. C'était, en quelque sorte, la même chose que dans leur arbre généalogique.

Cela prouvait bien qu'il y avait une possibilité de réconciliation, selon Romaric. Du moins si une de ces nations n'était pas détruite avant.

Lorsque leur conversation commença à montrer des signes de fatigue, le duc proposa à chacun de rejoindre ses appartements afin de prendre un repos bien mérité. Le lendemain, ils devraient partir de bonne heure pour rejoindre Saint-Malo par la route.

Une fois dans sa chambre, Romaric se déshabilla et enfila une chemise de nuit. Puis, il se glissa dans ses draps fins pour la dernière fois avant un long moment.

Épuisé par son excitation, Romaric s'endormit en quelques minutes, le sourire aux lèvres.

Chapitre I.II

L'aube n'avait pas encore blanchi le ciel quand Romaric se réveilla. Mais il entendit les pas de son père se rapprocher et la porte de ses appartements s'ouvrit.

— Il est l'heure, mon fils.

— Je me prépare et j'arrive.

— Bien. À tout de suite.

— Père ? appela-t-il avant que le duc ne referme.

— Oui ?

— Merci pour tout.

Grégor d'Allérac sourit.

— Je suis heureux que vous fassiez ce voyage, Romaric. Il vous apportera beaucoup, j'en suis certain. Ne soyez pas trop long. Le capitaine Martin est déjà prêt.

— Oui, père !

La porte fermée, Romaric fit ses quelques ablutions avant d'enfiler une tenue de voyage simple et sobre. Il mit son sac à l'épaule et descendit enfin pour rejoindre ses parents et le capitaine. Sa mère le prit dans ses bras et il la serra contre lui.

— Venez manger quelque chose avant de partir, proposat-elle.

— Je suis bien trop excité pour manger, mère.

— Mais...

— Ne vous inquiétez pas, Eireann, dit Alard Martin. C'est normal. Je lui ferai manger un copieux repas à bord de mon navire. L'air de l'océan lui ouvrira l'appétit.

— Eh bien dans ce cas... Vous avez bien tout ce qu'il vous faut ? Vous n'avez rien oublié ?

— Oui, mère. Mon sac est prêt depuis des semaines.

— Bien. Prenez ceci avec vous.

La duchesse tendit à Romaric un petit mouchoir blanc sur lequel ses initiales avaient été élégamment brodées, entourées par les armoiries de sa famille : l'aigle bicéphale de la maison d'Allérac mais aussi les trois trèfles dorés sur fond azur de la famille Lynch. Il le porta à son visage et apprécia sa douceur. Il fut ravi de sentir sur le tissu le parfum de sa mère.

— Ainsi, vous penserez un peu à moi chaque fois que vous l'utiliserez.

— Mère, je penserai à vous à chaque instant où je foulerai le sol irlandais. Merci de ce beau présent.

— Sans vouloir vous presser, il est temps pour nous d'y aller, dit le capitaine Martin.

Romaric acquiesça et ils sortirent du château. Son père entourra ses épaules et les accompagna jusqu'à la voiture qui les attendait. Puis, il serra son fils contre lui.

— Faites bien attention à vous, mon fils. Et revenez-nous en bonne santé.

— Je vous le promets, père. Je serai prudent.

— Bien. Alors, je ne vous retiens pas plus longtemps.

Romaric sourit. Il aperçut un peu plus loin Petit Louis qui lui faisait signe, accompagné de quelques autres domestiques. Il les remercia d'un geste de la main et déposa son sac dans la voiture. Il s'apprêtait suivre Alard lorsqu'un puissant hennissement se fit entendre. Étonné, Romaric observa la route pour constater qu'un cheval approchait à vive allure. En quelques instants, il fut auprès d'eux avec sa cavalière. Un domestique vint aider Adélaïde à descendre et elle s'approcha de lui.

— Je suis rassurée d'être arrivée à temps pour vous dire au revoir, dit-elle.

— Votre père sera sûrement furieux que vous soyez partie en pleine nuit sans être accompagnée, sourit le jeune homme.

— Je serai rentrée avant même qu'il s'en rende compte. Je

voulais vous offrir un présent avant que vous ne partiez.

— Je dois voyager léger, Adélaïde.

— Ce n'est pas encombrant, je vous le promets.

— Très bien, sourit-il.

Il s'attendait à ce qu'elle lui tende un objet, mais au lieu de cela, Adélaïde se pendit à son cou et posa ses lèvres contre les siennes. Romaric se recula rapidement, à la fois décontenancé et en colère contre son amie.

— Adélaïde, je pensais avoir été clair !

— Je le sais bien. Mais vous ne pouvez pas me demander d'oublier mes sentiments...

— Je respecte vos sentiments mais juste en tant qu'ami. Et j'aimerais que vous en fassiez autant à mon encontre. Je dois partir maintenant. Au revoir.

Romaric se détourna sèchement et sans lui jeter un regard supplémentaire, monta en voiture. Il ferma les yeux et croisa les bras sur son torse jusqu'à ce que les chevaux se mettent en marche, se forçant à respirer profondément.

— Nous nous éloignons du château, dit doucement le capitaine Martin.

Romaric rouvrit les yeux et se rendit compte que, dans sa colère, il n'avait même pas fait un dernier signe à ses parents. Il se pencha à la fenêtre de la voiture et regarda le portail disparaître avant de se rasseoir, le cœur serré.

— Vous semblez agacé par l'arrivée de cette jeune fille.

— Adélaïde est une amie d'enfance mais elle souhaite davantage que de l'amitié. Ce qui n'est en aucun cas mon désir. J'ai eu beau le lui dire maintes fois, j'ai toujours l'impression qu'elle ne tient pas compte de mes sentiments.

— L'amour rend souvent aveugle à beaucoup de choses et, malheureusement, elle peut ainsi éloigner de notre vue celles qui comptent réellement. Elle finira bien par accepter que ses sentiments ne soient pas réciproques.

- Je l’espère, car cela devient pesant.
- Allons. Pensez à des choses plus joyeuses ! Nous allons bientôt prendre la mer en direction de l’Irlande.
- Oui, sourit Romaric. Comment la journée se déroulera-t-elle ?
- Je commencerai par vous présenter à tout l’équipage. Je leur ai expliqué que vous êtes le fils d’un très bon ami de haut rang et que vous souhaitiez voyager de manière anonyme. Il y a quelques jeunes hommes de votre âge parmi eux et ils se feront un grand plaisir de vous enseigner quelques rudiments de navigation si cela vous intéresse.
- Ce serait fantastique !
- Au regard de votre curiosité naturelle j’étais sûr que cela vous plairait. Pendant ce temps-là, je vérifierai que nous ne manquons de rien. Puis nous passerons la nuit à bord et prendrons le large demain matin avec la marée.
- Depuis combien de temps naviguez-vous ?
- J’ai commencé sur le tard ! J’avais dix-sept ans lorsque j’ai posé les pieds sur un bateau pour la première fois. Mon père était fermier dans les terres et il n’avait jamais vu la mer. Mais comme vous, je voulais voyager, découvrir le monde. À peine avais-je posé le pied sur le pont que j’ai su que c’était là que se trouvait ma vie. Et cela fait plus de quarante ans que je navigue aujourd’hui. Et chaque voyage, me permet de découvrir encore quelques merveilles cachées par l’océan.
- On croirait vous entendre parler du paradis.
- Pour moi, cela s’en rapproche... Même si la vie est difficile et dangereuse en mer, il n’y a rien de tel que de voir le soleil se lever sur cette immense étendue d’eau. Surtout après avoir essuyé une tempête.
- Risquons-nous d’en avoir sur notre trajet ?
- En cette période, nous devrions avoir un temps calme.
- J’ai du mal à réaliser que mon voyage a commencé.

Le capitaine rit.

— C'est votre excitation qui fait cela. Vous réaliserez lorsque nous prendrons le large demain matin. Nous n'arriverons que dans quelques heures. Vous devriez en profiter pour vous reposer. Fermez les yeux et détendez-vous.

Romarc suivit le conseil d'Alard et se laissa bercer par les fréquents cahots de la route, imaginant qu'il s'agissait du navire tanguant, chahuté par les vagues de l'océan...

— Nous arrivons, dit la voix du capitaine Martin.

Romarc rouvrit les yeux, surpris. Il lui semblait les avoir fermés un instant plus tôt seulement, mais le sourire du marin finit de le convaincre qu'il s'était bien endormi. Et en vérité, il se sentait désormais en meilleure forme. Ce court sommeil sans rêve l'avait revigoré.

La voiture s'arrêta sur le port et, prenant son sac, Romarc descendit. Il était encore tôt mais une forte activité régnait déjà sur les lieux. Certains navires déchargeaient leur cargaison, d'autres en chargeaient. Des vaisseaux de deux, parfois trois mâts allaient et venaient dans le port dans un impressionnant ballet, profitant de la marée et du calme matinal. D'autres bateaux plus petits se faufilaient entre ces géants du commerce avec à leur bord les pêches de la nuit.

Un léger vent portait jusqu'à eux l'odeur salée de l'océan.

— Où se trouve votre navire ?

— Un peu plus loin, suivez-moi. À bord, nous vous appellerons Monsieur Rosier.

— Je croyais que vous aviez confiance en votre équipage ?

— Oh, c'est le cas. Mais je n'ai pas une confiance aveugle envers les équipages des autres navires. Avant d'arriver sur la route qui nous mènera à Galway, nous pouvons nous faire arraisonner par des Anglais, des Espagnols ou des Hollandais.

— Je comprends.

— Bien ! Je vous présente donc l'*Eileen* !

Romarc s'arrêta au bord du quai, près d'un navire composé de deux mâts. La coque était d'un rouge bordeaux avec des bandes noires du plus bel effet au niveau du bastingage. Son nom était finement gravé en lettres dorées. Les voiles repliées sur leurs mâts, blanches, et les trappes visibles sur le côté attirèrent les regards de Romarc. En observant davantage, il put apercevoir un canon à l'intérieur de l'une d'elles.

— Votre vaisseau est armé ? s'étonna-t-il.

— Nous avons huit canons, quatre à bâbord et quatre à tribord, dans l'éventualité où nous devrions un jour faire face à des pirates. Cela peut être utile en termes de dissuasion et de défense. Mais il y a bien longtemps que nous ne les avons pas utilisés. Nous n'en aurons probablement pas non plus l'utilité pendant ces voyages. Montons à bord, je vais vous présenter.

— Combien êtes-vous sur le navire ?

— Une trentaine environ.

— Tant que cela ?

— Un nombre nécessaire afin qu'il y ait autant d'hommes à chaque quart et à tous les postes pour que mon navire puisse voguer en toute sécurité et sans qu'il ne nous manque jamais un homme en cas de maladie.

Ils montèrent le long de la planche qui reliait le navire aux quais. En arrivant, ils furent immédiatement accueillis par un homme d'environ une petite trentaine d'années aux yeux bleu océan et aux longs cheveux blonds attachés en arrière. La tenue qu'il portait, nette et quasiment neuve, semblait avoir été fraîchement lavée.

— Bonjour, capitaine, dit l'homme d'une voix claire avec un léger accent. Bienvenue à bord !

— Je vous souhaite le bonjour, Monsieur Stiles. Tout s'est-il déroulé comme prévu en mon absence ?

— Parfaitement, capitaine. Nous aurons très bientôt terminé notre ravitaillement et ce qui manque encore arrivera dans la matinée.

— Bien. Cela signifie donc que nous pourrons appareiller demain matin, comme prévu.

— En effet, capitaine.

— Parfait, Monsieur Stiles. Je vous présente le fils de mon ami, Romaric Rosier, et qui doit faire route avec nous jusqu'à Galway.

— Enchanté de vous rencontrer, Monsieur Rosier.

— Moi de même, Monsieur Stiles. Merci de votre accueil.

— Monsieur Stiles est mon second à bord, expliqua le capitaine. En mon absence ou en cas d'indisposition temporaire, c'est lui qui commande le navire et l'équipage. Sa parole aura force de loi à bord dans ce cas, comme si c'était la mienne.

— Je comprends. Vous pouvez être assuré que je respecterai chaque commandement.

— Bien, dit Alard tandis que Stiles souriait en acquiesçant.

— Monsieur Blanchard s'est porté volontaire pour accompagner Monsieur Rosier à bord tout au long de ce séjour et lui expliquer des rudiments de navigation, dit Monsieur Stiles.

— Excellent ! Faites-le venir. Monsieur Blanchard est l'un de mes gabiers. Il vous expliquera de quoi il s'agit, dit-il alors que son second partait chercher l'individu en question. C'est un jeune homme prometteur.

— C'est si impressionnant de voir tout cela. Mais, j'ai une question, capitaine. Appelez-vous donc toujours vos hommes « Monsieur » ? Sont-ils tous égaux à bord ?

— C'est en effet une question de respect. Chaque homme, qu'il soit officier ou simple matelot est traité de la même manière, tels les maillons d'une même chaîne. Chacun se doit de remplir le rôle qui lui est affecté. Et le fait de tous les appeler « Monsieur » leur montre qu'ils sont tous importants.

— Je comprends. Je trouve que c'est une belle manière de voir vos hommes.

— Je le crois aussi. Et c'est pour cela que je me sens bien mieux en mer que sur la terre. À terre, on a tendance à oublier que l'on a besoin de son prochain. Ah ! Monsieur Blanchard ! Bonjour !

— Bonjour, capitaine. Bonjour, Monsieur Rosier.

— Bonjour, Monsieur Blanchard.

— Monsieur Blanchard, je vous laisse le soin de faire visiter notre navire à Monsieur Rosier. Je vais aller m'assurer que les derniers préparatifs vont bon train.

— À vos ordres, capitaine.

Le capitaine Martin partit avec son second, laissant Romaric avec Blanchard. C'était un garçon plus jeune que lui, d'à peine seize ans et semblant bien frêle pour naviguer. Il portait ses cheveux roux courts et des taches de rousseur ravageaient une bonne partie de son visage.

— Suivez-moi, lui proposa-t-il. Je vais vous faire visiter le navire, de la poupe à la proue !

— Je vous suis, sourit Romaric.

Ils se rendirent à l'arrière du navire et le matelot commença sa présentation avec enthousiasme.

— La poupe, c'est l'arrière du bateau. Comme vous pouvez voir, c'est ici que se trouve le poste de pilotage. Chaque quart a son pilote.

— Qu'appellez-vous un quart exactement ?

— Une période de quatre heures sur le navire. La journée est divisée en six quarts pendant lequel les hommes sont soit de quart, soit de repos. Mais toujours vigilants en cas de problème.

— Je comprends... Le capitaine ne manœuvre donc pas le navire tout le temps ?

— Rarement en réalité. Nous avons un pilote par quart. Le

capitaine donne ses ordres que le pilote suit comme les autres. On ne dirait pas comme cela, mais tenir la barre est une tâche qui demande toute l'attention que l'on a. Or, le capitaine doit avoir un œil partout à la fois, et pas seulement sur la barre.

— Je vois.

— En bas nous avons l'ancre. La chaîne fait plusieurs centaines de pieds de long. On la remonte grâce à la roue qui est ici. Il faut pas moins de trois hommes pour ça. Après la barre et l'ancre, le plus important, ce sont les voiles ! Notre navire est un brick. Un deux-mâts. Le plus proche de la poupe, c'est le grand mât.

Le matelot expliqua à Romaric l'utilité de chaque voile du grand mât : le grand perroquet tout en haut, puis le grand hunier, la grand-voile et enfin la brigantine.

— Que se passe-t-il si l'on se trompe de voile ?

— La toile risque de se déchirer et s'il y a trop de vent, le mât pourrait se briser, le navire peut chavirer. Le second mât, le plus proche de la proue, est le mât de misaine. En haut, on a le petit perroquet, puis le petit hunier et la voile de misaine. Et accroché à la proue, on a le mât de Beupré.

— Oh, il est couché ! s'étonna Romaric. C'est un mât également ?

— Oui. C'est là qu'on accroche la trinquette et le clinfoc.

Comme pour les précédentes, Blanchard lui apprit à quoi servaient ces voiles.

— Tout cela m'a l'air bien compliqué.

— Quand on débute dans un nouveau métier, c'est normal. Mais avec la pratique, on s'y retrouve vite.

— Et comment détachez-vous les voiles ?

— Cela, c'est mon travail et celui des autres gabiers. Nous montons aux mâts et au besoin nous détachons ou rattachons les voiles à la main.

— N'est-ce pas trop effrayant ?

— Faut pas avoir le vertige, pour sûr. Mais... moi, j'adore être là-haut. C'est comme si j'étais un oiseau. Et c'est un travail compliqué et important, Monsieur Rosier, vous voyez. Je ne ferais sûrement rien d'aussi important si je restais à terre.

— C'est impressionnant ! Je ne suis pas sûr que j'aurais le courage de monter jusque là-haut ou ne serait-ce qu'à la moitié du mât de misaine.

— Ce n'est pas tout le monde qui peut le faire, c'est vrai, dit fièrement Blanchard.

Ils poursuivirent la visite du navire avec les appartements des marins. C'était un grand espace à côté des cales de marchandises où se trouvaient de nombreux hamacs. Il y en avait deux douzaines alignées sur trois auteurs. Chaque étage était accessible par une échelle à laquelle les matelots accrochaient leur paquetage.

— N'est-ce pas trop serré ? demanda Romaric.

— Non, ça va. On s'y fait. Et il n'y a rien de mieux que les branles pour s'endormir en pleine mer. On ne sent pas trop les remous de l'océan. C'est un peu comme s'il nous berçait. Le capitaine et le second ont une chambre à eux et il y a une troisième cabine pour les invités. C'est là-bas que vous dormirez.

— Et quand il n'y a pas d'invité, elle reste vide ?

— Non. Le capitaine autorise les matelots à y dormir chacun leur tour en récompense de notre bon travail. Autant vous dire que de pouvoir dormir de temps en temps dans un lit, cela fait du bien.

— Je ne peux qu'imaginer !

— Maintenant que vous avez visité le navire, je vais vous présenter au reste de notre équipage. Ils ont hâte de vous rencontrer.

— Vraiment ?

— C'est pas tous les jours qu'on a un invité de votre rang.

Alors, ils sont curieux.

Romarc sourit et suivit Blanchard. Les matelots s'étaient rassemblés et s'apprêtaient visiblement à entamer le déjeuner. Ils invitèrent joyeusement leur passager à se joindre à eux, ce qu'il accepta d'un large sourire. Ils discutèrent de nombreuses choses liées à la mer et Romarc apprit à connaître les postes occupés par chaque marin. Il n'avait pas imaginé qu'il fallait autant de personnes pour manœuvrer, mais en prenant en compte le travail en quarts, il n'était plus étonné.

Après leur copieux repas, son jeune guide insista pour que Romarc l'appelle par son prénom et plus par son nom : Mathieu. Celui-ci lui montra comment faire différents nœuds et Romarc trouva les gestes du jeune gabier si fluides qu'il demanda à essayer. Cependant, lorsqu'il tenta de faire un nœud, il dut admettre que la simplicité de cette tâche n'était en fait qu'une impression trompeuse. Sa tentative ne ressemblait que vaguement à l'œuvre de Mathieu.

— C'est pas trop mal, dit le jeune marin.

— Je dirais que c'est loin d'être bon, sourit Romarc.

— Il vous faut un peu plus d'entraînement, mais vous y arriverez. Voulez-vous essayer de nouveau ?

— Oui. Montrez-moi encore une fois.

— Nous allons le faire ensemble, si vous le souhaitez. Regardez mes gestes, et faites la même chose.

Romarc observa avec toute son attention les mains habiles de Mathieu et essaya d'imiter le moindre de ses mouvements en même temps qu'il les réalisait. Il lui fallut s'entraîner une heure pour que son nœud soit enfin parfait.

— Excellent ! dit le marin en souriant.

— Ce n'est pas aussi simple qu'on le croit de prime abord.

— Non, c'est vrai. C'est dur au début, mais c'est comme d'apprendre à marcher. Au commencement, on tâtonne et on tombe et puis à la fin, on n'a plus besoin de réfléchir à com-

ment faire, dit Mathieu en faisant un nœud en même temps qu'il parlait. Vous voyez ? Les mains et les bras finissent par travailler par réflexe.

— Vous savez faire tellement de choses, dit Romaric. J'ai un peu honte de moi-même.

— Il ne le faut surtout pas ! Ce n'est pas votre rôle de faire des nœuds ou bien de monter dans les cordages. Moi, je dois être capable de faire tout cela. Surtout si un jour je veux pouvoir commander mon propre navire.

— Vous voulez devenir capitaine ?

— Dans quelques années. C'est mon but. Et je fais de mon mieux pour faire mes preuves et donner confiance à ceux qui, un jour, pourraient me confier leurs navires. Et vous, quel est votre but ?

— Je dois prendre la suite de mon père dans la gestion du domaine. J'espère en être à la hauteur un jour.

— Cela représente beaucoup de travail, j'imagine. Comme de diriger un navire.

— Oui. Beaucoup de personnes dépendent de mon père. Il se doit de vérifier que le domaine ne manque de rien pour être productif, que les gens y sont heureux et font du bon travail.

— Alors, nous avons le même objectif, sourit Mathieu.

— C'est vrai !

Les deux jeunes hommes continuèrent de discuter en réalisant quelques tâches simples auxquelles Romaric participa de bon cœur. Lorsque le soir arriva finalement, le capitaine Martin vint le voir.

— Alors, comment s'est passée votre première journée ?

— C'est encore plus passionnant que je ne me l'étais imaginé ! Et vos hommes sont tout simplement incroyables... Ils savent faire tellement de choses ! Je ne pensais pas que naviguer requérait tant de connaissances et cette force.

— C'est une vie dure que la vie en mer. Chaque homme à

bord doit être capable de prendre n'importe quel poste afin de remédier au manque soudain de main-d'œuvre, en cas de maladies ou bien de blessures. Cela peut faire la différence entre un navire qui rentre au port et un navire qui coule au milieu de l'océan. Je suis heureux que vous ayez pu passer une aussi bonne journée.

— Elle a été excellente !

— Parfait dans ce cas ! Le dîner sera bientôt servi. En attendant, je vous propose de vous montrer notre itinéraire.

— Je vous suis, capitaine.

Après avoir remercié Mathieu pour tout ce qu'il avait appris à Romaric, ils allèrent dans la cabine du capitaine. C'était un endroit spacieux, meublé avec goût. On y trouvait un large bureau accompagné de deux bancs et d'un fauteuil. Dans l'un des coins de la pièce enfin, il y avait deux couchettes superposées ainsi qu'une armoire.

Le pilote était également présent et il invita Romaric à venir s'installer pour lui permettre d'observer leur carte, tout en écoutant ses explications.

— Voici l'itinéraire que nous prendrons dès demain, dit-il. Comme vous le voyez ici, nous ne longerons pas les côtes et nous ne rejoindrons pas non plus le plein océan. Nous naviguerons donc entre deux eaux. Là où les militaires, les pirates et les marchands évitent de se rendre.

— Pour quelles raisons ? s'étonna Romaric. Si ce parcours est aussi pratique que vous le suggérez, plus de capitaines devraient être tentés de l'emprunter... Pourquoi ne pas trouver des accords avec les peuples dont vous parliez hier soir ?

— Nouer des accords avec les peuples en question est très compliqué. Ils sont timides et ne se montrent que lorsque cela les arrange ou qu'ils n'ont pas le choix, expliqua le capitaine Martin.

— De plus, il y a souvent d'épais brouillards sur cette par-

tie de l'océan, compléta le pilote. Cela diminue très fortement notre visibilité. Sans compter que les vents y sont faibles et il peut donc être trop long pour certains de traverser la nappe de brume. Essayer de négocier avec les habitants de ces eaux serait donc peu intéressant pour les gros navires marchands ou de guerre.

— Je vois... Mais ne risquons-nous pas d'être piégés également par ce brouillard ?

— Aucun risque. Mes hommes et moi savons parfaitement manœuvrer dans la brume, dit Alard. Et je profite également des courants marins qui sont dans cette partie de l'océan pour faire avancer ce navire. Nous en aurons pour une semaine de trajet au lieu des cinq jours habituels. Mais cela sera plus sûr. Avez-vous quelque inquiétude ?

— Aucune. J'ai toute confiance en vous, et en votre équipage, capitaine Martin.

— J'en suis heureux. Allons dîner maintenant !

Romarc suivit Alard et le pilote pour s'attabler sur le pont avec le reste de l'équipage. Mathieu lui expliqua que le capitaine avait instauré cela comme une tradition. Avant le départ, ils avaient pris l'habitude de partager un repas tous ensemble, ce qui n'aurait pas lieu avant leur prochain arrêt dans un port en raison des quarts de chacun. La bonne humeur régnait autour de la large table et des chants rauques s'élevèrent bientôt au milieu du repas, montant plus haut au fur et à mesure que baissait la lumière du jour.

Lorsque le capitaine Martin en donna l'ordre, tous les marins allèrent se coucher. Romarc soupira d'aise en se glissant dans sa cabine. Elle était semblable à celle du capitaine mais un peu plus petite et ne disposait que d'une couchette simple. Une fenêtre donnait sur l'extérieur et il y jeta un rapide coup d'œil. Il découvrit avec plaisir qu'elle donnait sur l'océan et il

observa l'épaisse toile noire qui s'étendait, presque immobile, sous leur embarcation, dans l'infini de la nuit, se confondant avec le ciel nocturne.

Cet insolite paysage avait de quoi impressionner. À la fois doux, paisible mais inquiétant. Romaric referma la fenêtre et se déshabilla avant de se glisser dans ses draps. Il n'était pas encore parti en mer, mais son voyage avait déjà commencé.

Chapitre I.III

— Mon garçon, réveillez-vous, dit une voix grave et basse à son oreille.

Romarc ouvrit les yeux avec difficulté pour découvrir que le capitaine se trouvait près de lui.

— Que se passe-t-il capitaine Martin ? demanda-t-il d'une voix assoupie.

— Nous levons l'ancre, sourit le marin. Voulez-vous assister au départ ?

— Bien sûr, capitaine ! s'exclama Romarc en se réveillant complètement à cette nouvelle.

— Alors habillez-vous vite et rejoignez-moi sur le pont. Je vous y attends dans cinq minutes.

— À vos ordres, capitaine !

Alard sortit et Romarc se leva d'un bond. Il se passa rapidement de l'eau sur le visage et enfila culotte et chemise aussi prestement qu'il le put. Un instant plus tard, il se trouvait aux côtés d'Alard Martin. Le soleil n'était pas encore levé mais le ciel blanchissait petit à petit.

— Nous sommes prêts à appareiller, capitaine, dit l'un des marins.

— Alors, c'est parti. Levez l'ancre !

Trois hommes se mirent à tourner la roue qui permettait de relever la chaîne et l'ancre. Le capitaine donna toute une série d'ordres que Romarc écouta avec la plus grande attention en observant toutes les manœuvres de l'équipage afin de mieux comprendre les termes employés. Le plus délicat semblait visiblement de quitter la rade sans endommager le navire ou les quais. Il ne fallut cependant que peu de temps aux hommes de l'*Eileen* pour la mettre en parfaite position pour le départ.

Le ballet de tous ces marins en activité au petit matin avait quelque chose de superbe et de presque irréel... On aurait dit que chacun d'entre eux réalisait tous ces gestes naturellement, comme s'ils anticipaient la moindre pensée de leur capitaine. Ils savaient tous exactement quoi faire et nul doute que même sans sa voix tonitruante, ils parviendraient à sortir le navire de la rade sans accrochage.

Quelques minutes plus tard, le navire s'éloignait de la terre et s'élançait sur le vaste étendue liquide. Les premiers rayons du soleil éclairaient leur chemin, faisant scintiller l'eau tel un millier de diamants. L'astre avait une couleur orangée et montait petit à petit sur l'horizon, réchauffant l'air tout au long de son ascension. Romaric se détacha un instant de ce spectacle pour regarder s'éloigner ses chères côtes bretonnes. Elles disparurent bientôt du champ de vision de Romaric et ils furent alors entourés d'eau salée.

À perte de vue s'étendait l'océan.

Alard continuait d'aboyer ses ordres en tous sens, aussitôt exécutés. Mathieu amena à Romaric un morceau de pain, du fromage et un peu de viande séchée afin qu'il puisse prendre le petit-déjeuner. Ce dernier s'installa sur un banc tout en observant les marins sans les déranger.

Après avoir admiré un long moment toutes les manœuvres des hommes du capitaine Martin, Romaric se tourna et regarda l'océan. En voyant la proue trancher l'écume, on se rendait mieux compte de la vive allure du navire. Soudain, une forme étrange attira son regard. Au milieu des vagues, tout près de la coque, elle semblait à peine effleurer la surface. Bientôt, la frêle silhouette fut rejointe par trois autres semblables.

Mais le jeune noble avait toujours du mal à voir ce dont il s'agissait.

Se pourrait-il que ce soient des sirènes ?